

Quel drôle d'animal que le réel !¹

Que tipo estranho de animal é o real!

Nicolas Delon*

Résumé : Il n'est pas anodin que, tel le démontre Rosset, le concept même de *nature* soit le fruit d'une incapacité d'accepter l'unicité du réel. Le réel ne saurait s'enfermer dans aucun *couple* de notion; tout dualisme est par définition étranger au réel. On pourra objecter que le couple réel-double n'est qu'un nouveau dualisme, mais le concept de double n'a précisément pour fonction que d'absorber tous les dualismes, dont le réel ne peut s'accommoder. La perception de l'homme sur les animaux est révélatrice de sa perception générale du réel: incapable de simplicité. D'où les représentations traditionnelles de l'animal comme étant *en manque de* quelque chose qui ne manquerait pas aux hommes. Le dualisme homme/animal omet donc deux réalités inéluctables : l'homme est un animal comme les autres ; et le rapport de l'homme à l'existence n'est qu'une version *dégradée* du rapport de l'animal à l'existence – car il n'y a pas d'au-delà pour l'animal.

Mots-clés : Rosset, nature, réel, double, animal

Resumo: Não é anódino que, como o demonstra Rosset, o próprio conceito de *natureza* seja o fruto de uma incapacidade de aceitar a realidade do real. O real não se encerraria em nenhum *par* de noções; todo dualismo é por definição estranho ao real. Poder-se-ia objetar que o par real-duplo nada mais é que um novo dualismo, mas o conceito de duplo tem como função precisamente absorver todos os dualismos, nos quais o real não tem como se acomodar. A percepção do homem sobre os animais é reveladora de sua percepção geral do real, incapaz de simplicidade. Donde as representações tradicionais do animal como estando *em falta de* algo que não faltaria aos homens. O dualismo homem/animal omite portanto duas realidades inelutáveis: o homem é um animal como os outros; e a relação do homem com a existência é apenas uma versão *degradada* da relação do animal com a existência – pois não há além para o animal.

Palavras-chave: Rosset, natureza, real, duplo, animal

Clément Rosset aime beaucoup les animaux; il aime surtout les manger. J'aimais, moi aussi, il y a encore peu de temps, les manger, et je ne pense pas que l'un

¹ Ce texte a initialement paru dans *Le Grogard*, n° 14 (*Ethique à Quauhnahuac. Clément Rosset : fragments, propos, présents*), dirigé par Stéphane Prat (juin 2010), dont le tirage est épuisé. Je remercie ce dernier d'avoir autorisé sa reproduction ici.

*Nicolas Delon, jovem amigo pessoal de Clément Rosset por muitos anos e criador do site Atelier Clément Rosset, é professor de Filosofia e Estudos Ambientais no New College of Florida, EUA. Email: ndelon@ncf.edu

soit exclusif de l'autre. Il n'est pas contradictoire de manger et d'aimer les animaux, les manger n'étant qu'une façon particulière de les aimer, de s'unir à eux par le fil continu de la vie: destruction et construction du vivant ne sont que des variations subtiles sur le thème de la mort. Clément Rosset a peu parlé des animaux, mais il leur a tout de même consacré quelques pages dans les *Principes de sagesse et de folie*², ainsi qu'un petit texte satirique brillant : la *Lettre sur les chimpanzés*³.

Le vivant n'est qu'un genre du mort, et un genre très rare. Cette pensée de Nietzsche (*Le Gai Savoir*, §109) motive l'ensemble de *L'anti-nature* de Clément Rosset⁴. Il n'est pas anodin que le concept de nature humaine puisse justement être formulé comme une « anti-nature » (comme la morale pour Nietzsche), que le concept même de *nature* soit le fruit d'une incapacité d'accepter l'unicité du réel. Qu'on l'appelle nature ou artifice importe peu: le réel ne saurait s'enfermer dans aucun *couple* de notion; tout dualisme est par définition étranger au réel. On pourra objecter que le couple réel-double n'est qu'un nouveau dualisme, mais le concept de double n'a précisément pour fonction que d'absorber tous les dualismes, dont le réel ne peut s'accommoder. Le dualisme réel-double s'efface par son énonciation même: aucun double du réel ne saurait s'énoncer sans en même temps se résorber dans l'autre face du dualisme, qui n'est autre que la seule face pertinente, la seule face réelle. Pour ainsi dire, la face des doubles, sur la pièce du dualisme, n'est qu'un malencontreux reflet du réel, l'effet d'un éblouissement qui donne l'illusion d'une pièce à deux faces, l'illusion, à proprement parler, d'une fausse monnaie.

Il importe donc peu que l'homme et l'animal soient naturels ou artificiels; l'essentiel est qu'ils appartiennent au même monde, au seul monde qui vaille, au-dessus duquel nulle « nature » ne saurait s'élever et duquel ni artifice ni culture ne saurait s'extraire. La « nature humaine » est bien, comme elle le prétend, une sur-nature. Seulement, en se proclamant telle, elle s'élève trop haut, au-delà du monde, et se dissout dans les vapeurs d'une illusion: nous ne serons jamais autre chose que des animaux.

² Rosset (Clément), *Principes de sagesse et de folie*, Paris, Minuit, 1991.

³ Rosset (Clément), *Lettre sur les chimpanzés*, Paris, Gallimard, 1965, réédité en 1999. Les aspects satirique et allégorique du texte, complexes, empêchent évidemment d'en faire un simple texte sur les animaux. Je n'en parlerai d'ailleurs pas ici.

⁴ Rosset (Clément), *L'anti-nature*, Paris, PUF, 1973.

L'expression de « miroir animal »⁵ est ainsi intéressante. En se mirant dans ce miroir, l'homme ne découvre pas sa différence, il ne fait que retrouver sa véritable image, son origine, ou plutôt il s'aperçoit que l'image dans le miroir n'est précisément *pas* une image. Tout y était déjà, il n'y avait rien de plus à dire. La seule chose que l'homme puisse faire en plus de l'animal est d'espérer ne *pas* rencontrer l'animal qu'il est dans le miroir, espoir déçu dès que l'on prête attention, non plus à notre image ou à l'image différentielle que l'on prétend incarner (à notre prétendu écart par rapport à l'image originelle dans le miroir), mais à notre vie, à ce que nous faisons ordinairement, chaque jour, bref à ce que nous sommes réellement.

Dans les quelques pages des *Principes de sagesse et de folie*⁶ que Clément Rosset consacre au rapport de l'animal à l'existence, il me semble établir les trois points suivants:

- (1) le réel est insolite, tel un animal (animalité de l'existence) ;
- (2) l'animal est un parfait échantillon de réel (existence de l'animalité);
- (3) la perception du réel par l'animal est simple (l'existence pour l'animal).

Les trois points ne doivent pas être confondus et ne sont liés que par métaphore : l'existence n'est évidemment pas un animal. Seulement, l'unicité du réel invite à voir en l'animal un échantillon de réel qui se suffit à lui-même. Il partagerait avec la musique le fait d'être un réel à lui seul, à cette petite différence près qu'il ne constitue pas à proprement parler un monde parallèle au monde (lorsque Clément Rosset compare , et distingue, musique et monde, il entend par monde une instance du réel, et non le réel lui-même)⁷. L'animal est *dans* le monde, de ce monde (et donc dans le réel); la musique *est* un monde (mais donc également dans le réel). La musique est une forme parfaite d'existence, *comme* le monde. L'animal également, mais *dans* le monde lui-même.) Le caractère *idiot* de l'animal (au sens rossétien), mis en regard du caractère insolite, animal, de toute existence, conduit à envisager la métaphore comme une médiation de

⁵ Rosset (Clément), *Principes de sagesse et de folie*, pp. 98-102.

⁶ *Ibid.*, pp. 54-57.

⁷ *Ibid.*, p. 53. La distinction monde/réel est une relation d'inclusion. En un sens, la musique fait évidemment partie de ce monde, mais elle en est tellement détachée, indépendante, qu'elle peut être considérée comme un monde en elle-même, sans pour autant être extérieure au réel.

perspectives, le pont qui permet de passer d'un aspect à l'autre d'une même et unique réalité. Conversion et passage immanents au réel lui-même. Vivre *dans* le réel, c'est opérer ces petits mouvements perpétuels d'effet en effet, d'aspect en aspect, c'est approcher le réel par ses contours saillants, ses parties remarquables. L'animal est ainsi comparable aux œuvres d'art qui, loin de re-produire ou dupliquer le réel, n'en sont que des productions, des prolongements. L'art n'est en ce sens qu'un prolongement de la vie.

Aux trois points établis ci-dessus je rajouterai le point suivant:

notre perception des animaux (et de leur rapport à l'existence) est révélatrice de notre perception générale du réel: incapable de simplicité.

Ce dernier point dérive de la domination écrasante des représentations traditionnelles de l'animal comme étant *en manque de* x. Les différences de degré de l'homme par rapport à l'animal sont affirmées comme différences de nature: ce que l'homme a en plus n'est pas mesurable, c'est l'origine même de notre incommensurabilité. L'humanité serait ainsi la somme de seuils irréversiblement franchis, au-delà desquels la différence de degré n'est plus pertinente comme elle l'était en-deçà du seuil. Seulement, l'idée d'un seuil, pour pratique qu'elle soit d'un point de vue moral et juridique peine justement à rendre compte d'une réalité aveuglante: il n'y a pas de solution de continuité entre animalité et humanité.

Clément Rosset parle, malheureusement peut-être, de la situation de l'animal dans « l'échelle des êtres ». Il échoue par là à s'extraire de la tradition et continue de représenter, à première vue du moins, l'animal comme un être en manque. Je ne sais pas si cette insertion est volontaire et ironique, mais Clément Rosset opère un renversement qui invite à douter de la pertinence de cette « échelle », qui doit en tout cas conduire à la réviser. Une fois le renversement opéré, l'échelle devient horizontale et l'animal, d'échelon intermédiaire devient sommet, acmé, point d'excellence, que ni l'homme ni la pierre ne sauraient égaler, versions imparfaites qu'ils sont de l'existence⁸. Incapable d'oubli et d'insouciance, l'homme est, comme le suggérait le mythe de Protagoras et

⁸ Je laisse de côté la question de savoir si le fait que, finalement, la pierre et l'homme *manquent* de quelque chose, contredit la thèse générale de la perfection du réel. On admettra que par imparfait j'entends moins intéressant. La pierre est une instance remarquable d'existence, mais n'a justement pas de perception de l'existence qui permette d'en apprécier la vie; l'homme inversement a une perception de trop.

comme l'exprime Clément Rosset, « un animal raté, d'abord perdu par son manque de ressources, sauvé ensuite par son accès à la connaissance, perdu enfin par cette connaissance même⁹. » L'animal, en fin de compte, ne manque de rien et dispose de cette « force active », l'oubli, dont Nietzsche remarque qu'elle est indispensable à la vie au début du second traité de la *Généalogie de la morale*. L'animal n'est pas, comme le pensait Heidegger, « pauvre en monde », ou s'il l'est, ce n'est que le signe de son excellence, le monde dont nous sommes riches n'étant précisément pas de ce monde. Heidegger ne nie pas que l'animal a un monde¹⁰, contrairement à la pierre, mais affirme seulement qu'il en est pauvre, en comparaison avec l'homme (on ne partage pas son repas avec son chien par exemple, le chien n'a pas accès à l'étant en tant que tel, à l'ouverture de l'être — il n'existe pas à proprement parler!).

La pierre est sans monde [*weltlos*], l'animal pauvre en monde [*weltarm*], l'homme est configurateur de monde [*weltbildend*]. (...) On ne les (animaux domestiques) appelle pas ainsi parce qu'ils se trouvent dans la maison, mais parce qu'ils font partie de la maison. (...) Les animaux domestiques vivent avec nous mais nous ne vivons pas avec eux. (...) Cet être-ensemble n'est cependant pas exister ensemble dans la mesure où un chien n'existe pas mais ne fait que vivre¹¹.

Heidegger, comme plus tard Merleau-Ponty dans ses cours au Collège de France¹², puise dans la théorie de l'*Umwelt* de Uexküll¹³. L'*Umwelt* est le milieu que se taille l'animal, le *Gegenwelt* une réplique du monde extérieur dans système nerveux. L'*Umwelt* se divise en *Merkwelt* (perception, grille interposée entre l'animal et le

⁹ Rosset (Clément), *Abrégé de philosophie*, in *Le Régime des passions et autres textes*, Paris, Minuit, 2001, pp. 69-70.

¹⁰ La notion de monde animal appellerait évidemment de plus amples développements et des raffinements propres à chaque espèce, mais ce n'est pas l'objet de mon texte. Je caricature à grands traits la conception de Heidegger, les nuances qu'il y apporte lui-même, ainsi que les amples développements phénoménologiques et éthologiques que l'on peut en tirer ou lui opposer.

¹¹ Heidegger (Martin), *Les concepts fondamentaux de la métaphysique. Monde, finitude, solitude* [GA 29/30], trad. D. Panis, Paris, Gallimard, 1992, pp. 277s, pp. 393s et *passim*.

¹² Merleau-Ponty (Maurice), *La nature. Notes de cours du Collège de France*, Paris, Seuil, 1995.

¹³ Uexküll (Jacob von), *Mondes animaux et monde humain*, trad. P. Muller, Denoël, 1965; Pocket, 2004.

monde) et *Wirkwelt* (réactions de l'animal dans son milieu). L'animal n'est donc jamais absolument dépourvu de capacités de représentation du monde. La capacité qui lui manque est celle de se représenter le monde en double, de faire de ses représentations immédiates des représentations insuffisantes, en manque d'un surcroît de sens.

Le dualisme homme/animal omet donc deux réalités inéluctables:

(a) L'homme est un animal comme les autres.

(b) Le rapport de l'homme à l'existence n'est qu'une version *dégradée* du rapport parfait de l'animal à l'existence.

Sur le spectre des êtres, l'animal occupe donc cette place précieuse d'où la vie n'apparaît pas mais est vécue, d'où le réel n'est appréhendé qu'en tant qu'on se confond avec lui, une place où l'existence n'a d'autre issue que d'être elle-même. Une hypothèse plausible serait alors que le mépris de l'homme non pas tant pour les animaux que pour l'animalité trouverait son origine dans l'inadmissible capacité de l'animal de ne *pas* faire face au réel mais d'y vivre comme une de ses parties, sur le mode organique. L'animalité que nous détestons tant, c'est autant *notre* animalité, cette partie du spectre dont nous prétendons nous être affranchis ; mais ce spectre n'est pas discret, il est continu: il n'y a pas d'échappatoire possible. Aussi loin qu'on puisse se trouver du centre (de ce que nous ne voulons pas appeler sommet), une continuité demeure qui interdit qu'on puisse prétendre à l'exception. Le vivant n'est qu'un genre du mort, un genre de pierre très rare et très spécial, mais ce n'en est pas moins de la pierre. Avant même d'avoir atteint notre vie humaine, nous étions déjà morts.

Dans cette danse macabre, nous pouvons aimer l'animalité, notre animalité, les animaux, et éventuellement les manger, ou nous-mêmes être mangés. J'ai décidé pour ma part de ne plus les manger, ou presque. Cela pourrait apparaître comme un geste de rejet de mon animalité, mais seul un homme est capable de manger une bête sans faim et comme si elle n'existait pas. Il commet ainsi deux erreurs: manger sans faim, comme un homme, n'est qu'une illusion, et rien n'existe plus et mieux qu'un animal. Nos abattoirs se croient justifiés parce qu'ils sont au sommet de l'échelle, mais l'échelle ne tient pas debout. Les animaux n'ont pas besoin d'abattoir car le réel leur suffit. On répondra que la capacité des animaux de ne pas dédoubler la réalité tient en réalité à leurs capacités intellectuelles inférieures : un sens de la temporalité moins développé, d'où l'incapacité de concevoir sa propre mort ou d'éprouver des regrets; une conscience

de soi moins développée, d'où l'absence de besoin de ne pas être soi; manque de concepts abstraits, d'où l'impossibilité de concevoir la réalité telle qu'elle aurait pu ou dû être. A supposer que ces infériorités psychologiques soient réelles, il s'ensuit qu'une représentation des animaux comme disposant d'un rapport non illusoire au réel s'appuie elle-même sur un dédoublement de la vie animale en ce qu'elle est et ce dont elle manque. Le rapport de l'animal à l'existence n'a de sens que dans la mesure où il nous est possible de le mesurer à *notre* rapport. Il n'est pas possible d'échapper à ce cercle; pour cette raison, les animaux ne perçoivent pas leur propre rapport à la réalité comme un rapport parfait (même si sa perfection est rendue possible par des infériorités *relatives*). Mais ce cercle nous prouve aussi que la psychologie humaine, par les dédoublements conceptuels qu'elle opère, demeure capable d'accéder à la représentation de l'existence simple. Car une fois que l'on a aperçu que les infériorités de l'animal lui assuraient une vie en un sens supérieure, qu'elles n'étaient que relatives, une seconde représentation, plus affinée, devient possible: l'accès en double à la perfection de l'animal peut alors faire place à la contemplation apaisée de l'animal vivant tel qu'il est, dans la plénitude même de sa vie, poursuivie chaque jour sans qu'elle lui paraisse à quelque instant que ce soit un fardeau dont il devrait se défaire. Car il n'y a pas d'au-delà pour l'animal. Accéder à cette réalité, tenter de la vivre avec l'animal, tel serait le luxe paradoxal d'une représentation de la vie animale. Si un tel projet est possible, l'ami du présent saura aussi s'entendre avec l'animal, sans fard et sans miroir.